

Introduction

Marie-Aline Barrachina



Édition électronique

URL : <http://cdlm.revues.org/5706>
ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011
Pagination : 9-15
ISBN : 2-914561-54-9
ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Marie-Aline Barrachina, « Introduction », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://cdlm.revues.org/5706>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Tous droits réservés

Introduction

Marie-Aline BARRACHINA

L'exilé ne choisit pas l'exil même si, contrairement au banni, il peut choisir de rester. Le banni a été jeté hors de chez lui par décret, par injonction émanant d'une autorité quelconque, légitime ou pas. L'exilé, pour sa part, est poussé par des forces extérieures à lui-même et qui s'imposent à lui. L'exilé quitte son pays par nécessité, pour survivre physiquement, économiquement, intellectuellement. Socialement, sa vie sera dans tous les cas bouleversée car, en partant, l'exilé perd le statut qui a été le sien jusqu'alors, et il sait que plus longue sera son absence, plus sûrement elle aboutira à une mort sociale. Dans le pays d'accueil, il devra tout construire.

L'exilé n'est pas un voyageur. Le voyageur inscrit sa démarche, toujours libre et volontaire, dans la perspective de la découverte de l'autre ou de soi. Il quitte son pays sans regrets, même s'il le regrette parfois. Et même quand elle est aléatoire, la perspective du retour n'est pas soumise, pour lui, à l'évolution des conditions sociales, économiques, politiques ou culturelles du pays qu'il a quitté. S'il brûle parfois ses vaisseaux, s'interdisant toute chance de retour, c'est poussé par ses propres forces et sa propre volonté, dans une quête qui, même si elle est une souffrance, le mène toujours de l'avant, toujours un peu plus loin vers l'inconnu.

Aussi ne peut-on confondre le voyageur et l'exilé, même quand l'exil est, dit-on, volontaire. Car l'exilé volontaire prend sa décision par défaut, moins dans la perspective optimiste de découvrir le monde que dans celle, souvent désespérée, de fuir un monde qu'il ne reconnaît pas ou dans lequel il ne se reconnaît plus. Il fuit un mal-être insoutenable induit par les conditions de vie qui lui sont faites dans son pays. Volontaire ou pas, l'exilé emporte avec lui sa terre – et l'on sait que bien des exilés ont emporté avec eux une poignée de terre, ou la clé de leur maison... geste symbolique d'un rêve de retour. Car la question du retour est cruciale dans l'exil ; elle est au cœur du vécu de l'exilé qui vit un paradoxe permanent, écartelé qu'il est entre la nécessité de vivre ou de survivre ailleurs et son aspiration à retrouver une terre qu'il a quittée à son corps défendant. Le monde de l'exilé est un monde dans lequel passé et futur parasitent le présent et le réel. Et l'exil est un déchirement identitaire.

L'exil, qu'il soit individuel ou collectif, est un phénomène objectif historiquement et sociologiquement identifiable, mais il est aussi un vécu subjectif d'une grande intensité. La souffrance de l'exilé est à la mesure de sa déception devant l'échec des espoirs qu'il avait mis en l'avenir de son pays. Aussi comprend-on que

l'exil soit au cœur de la pensée des intellectuels exilés, qu'il la nourrisse, ou au contraire la stérilise. L'exil a naturellement des retombées sur le destin de l'exilé, sur sa vie matérielle, affective, professionnelle et sociale, mais aussi sur les formes mêmes de sa pensée. C'est de cela que l'on a voulu tenter de rendre compte partiellement ici.

Il existe une abondante bibliographie sur l'exil, comme phénomène historique, et sur l'écriture de l'exil, comme démarche politique, littéraire ou philosophique. Pour l'essentiel, ces productions monographiques sont issues de recherches ciblées concernant tel ou tel exil national lié à tel ou tel événement précis de l'époque contemporaine. Nombreuses, par exemple, sont les publications sur les exilés allemands de la période nazie, et tout particulièrement sur les intellectuels exilés de cette période. Nombreux aussi sont les travaux sur les Italiens antifascistes, sans parler de l'immense bibliographie concernant les exilés de la guerre d'Espagne. Moins abondante en France est la bibliographie concernant l'exil portugais du premier tiers du ^{xx}e siècle, ou les exils des intellectuels libéraux – italiens ou espagnols – du ^{xix}e siècle. Elle est néanmoins très développée dans les pays concernés par ces exils. Enfin, si les décolonisations donnent lieu, elles aussi, à une abondante littérature historique, cette littérature reste nationale elle aussi et n'évoque qu'à la marge l'importance pourtant bien réelle des séjours hors de chez eux des militants des indépendances. Quoi qu'il en soit, rares sont les études comparatives. Ce dossier voudrait y apporter sa modeste contribution, en mettant en exergue quelques-unes des constantes qui affectent dans leur vécu certains intellectuels exilés des ^{xix}e et ^{xx}e siècles.

Sont ici réunies des contributions qui couvrent l'ensemble de l'époque contemporaine, des derniers sursauts de l'Ancien Régime en Espagne (années 1814-1833) à la fin du ^{xx}e siècle, avec les dernières retombées artistiques – littéraires et philosophiques – des exils induits par les crises qui ont secoué le deuxième tiers du ^{xx}e siècle. L'exil impliquant par nécessité une terre d'origine et une terre d'accueil, nous quitterons l'Europe et les rives de la Méditerranée avec la plupart des contributions qui évoquent les exilés de la guerre d'Espagne. Mais avec Fatiha Idmhand, qui s'interroge sur l'Uruguay, « pays de tous les exils », avec Anne Gimbert, qui étudie l'œuvre du romancier cubain Leonardo Padura, et avec Erwan Sommerer, qui retrace le parcours du socialiste argentin Manuel Ugarte, la perspective est inversée : l'Europe devient pays d'accueil, et parfois l'exil devient errance de part et d'autre de l'Atlantique.

Par-delà la diversité des pays, des périodes, des catégories de populations concernées, il est apparu que les contributions pouvaient être regroupées en trois sections correspondant à trois thématiques distinctes. Au ^{xix}e siècle, les intellectuels exilés sont souvent des libéraux qui ont quitté, individuellement ou pas, des pays en pleine mutation vers un nouvel ordre politique et national qui peine à s'instaurer. C'est le cas des *afrancesados* espagnols réfugiés en France, décrits par Gérard Dufour, et des intellectuels italiens Giacomo Durando et Niccolò Tommaseo, évoqués respectivement par Grégoire Bron et par Aurélie Gendrat-Claudel. À la recherche d'une définition identitaire nationale, comme c'est le

cas pour Giacomo Durando, ou d'une solution autoritaire et populiste, comme c'est le cas pour Louis-Napoléon Bonaparte à qui Juliette Glickman consacre son étude, ces élites intellectuelles ou politiques mettent à profit leur exil pour affiner leur pensée, ou compléter leur formation intellectuelle, politique, voire scientifique. Isabelle Renaudet montre ainsi que, tout au long du XIX^e siècle, des médecins espagnols ont suivi la voie ouverte par les médecins *afrancesados* du début du siècle pour séjourner longuement en France, tant pour des raisons politiques que scientifiques, et ont participé ainsi à un efficace transfert des savoirs.

Plus intercontinental, l'exil au XX^e siècle est dominé par la crise politique mondiale des fascismes, des autoritarismes et de la décolonisation. Cette crise qui court de l'entre-deux-guerres à l'après seconde guerre mondiale donna lieu à des départs massifs. Dans la deuxième section de ce dossier, nous avons réuni des contributions qui examinent le cas de ces élites politiques pour lesquelles l'exil a un sens : il permet de préparer un retour au pays actif et militant, nourri de nouveaux outils d'analyse, voire de nouveaux moyens matériels ou de propagande pour peser sur le destin national. Dans les années 1920 et 1930, les exilés portugais étudiés par Cristina Climaco préparent la révolution, tandis que le socialiste argentin Manuel Ugarte, isolé dans son pays avant de l'être en exil, jette depuis Nice, où il séjourne longtemps, un regard distancié sur la problématique nationale des pays de l'Amérique latine. La distance aiguise aussi, d'après Matthias Waechter, la lucidité des historiens allemands exilés du nazisme, qui réinterprètent leur histoire, alors qu'à peine un peu plus tard l'exil maghrébin « invente » le Maghreb, selon la belle expression de Khalifa Chater. Dans tous ces cas, la problématique du retour, envisagé comme une nécessité politique incontournable, est centrale. Dans ces conditions, et aussi difficile et douloureux soit-il, le vécu de l'exil apparaît à l'exilé comme secondaire compte tenu de la prégnance du projet de retour.

Il en va différemment pour ces écrivains exilés auxquels est consacrée la troisième et dernière section du dossier. Écrivains ou philosophes, ils habitent un exil qui est la matière même de leur pensée, et qui infléchit visiblement leur écriture. Alors qu'il n'apparaît que très marginalement dans les écrits des élites politiques évoquées dans la deuxième section du dossier, le thème de l'exil est au contraire omniprésent dans ceux des écrivains qui optent parfois pour un genre spécifique afin de mieux dire l'exil. Ricardo Tejada note que nombreux sont les écrivains espagnols exilés qui ont adopté l'essai comme une « fenêtre privilégiée », comme une sorte d'interface entre le pays quitté et le pays d'accueil. Emilio Prados, comme le montre bien la monographie de François Pierré, exploite la veine épistolaire, seul genre capable de soutenir et de légitimer l'impudique expression d'une souffrance acariâtre. Dès lors qu'elle acquiert la certitude du non retour, de son côté, la philosophe María Zambrano fait de l'exil l'objet même de sa réflexion, ainsi que nous le dit Rose Duroux. Comme ceux qui peuplent les foisonnantes réflexions liminaires de Ralph Schor, ces écrivains disent tous l'exil à travers des genres littéraires qui permettent de parler de soi sans détours. Quant aux romanciers comme ceux évoqués par Fatima Idmhand, par Anne Gimbert, et par Sophie Milquet, ils trouvent dans la fiction les modalités susceptibles de rendre au mieux la complexité du vécu exilique, en proposant des récits emboîtés desquels le moi est loin d'être absent.

Pour tous ces exilés, les conditions matérielles sont une préoccupation souvent primordiale. Les *afrancesados* décrits par Gérard Dufour se démènent pour obtenir et conserver les subsides qui leur sont alloués par la France, et tentent d'améliorer leur ordinaire en vendant leurs écrits. Quelques-uns, comme l'Italien Niccolò Tommaseo dans les années 1830 (Aurélie Gendrat-Claudiel), préfèrent l'indigence à la charité, et refusent autant les subsides du gouvernement français que les aides de leurs compatriotes. La précarité est le lot de la plupart des exilés. Les Portugais décrits par Cristina Climaco sont en constante recherche de moyens de subsistance ; et l'on voit bien, à travers la contribution de François Pierré, qu'Emilio Prados (et bien de ses compatriotes) ne subsiste que grâce à la solidarité des uns et des autres. Aux difficultés matérielles s'ajoute souvent le sentiment – légitime ou pas – d'être mal accueillis dans le pays où ils ont trouvé refuge. Sachant leur cause mal comprise, les libéraux espagnols du début du XIX^e siècle, les révolutionnaires portugais du début du XX^e siècle, se plaignent de la réserve, voire de l'hostilité du pays d'accueil. Certains, en revanche, semblent se complaire avec une pointe de cynisme dans ce mal être, comme c'est le cas de Niccolò Tommaseo et, plus tard, d'Emilio Prados, ou des personnages des romans évoqués par Fatiha Idmhand et Anne Gimbert.

Leur regard sur le pays d'accueil est de ce fait infléchi, conduisant parfois au rejet comme chez l'Italien Tommaseo, ou au refus d'intégration, comme chez les révolutionnaires portugais dont toute l'énergie est tournée vers le retour, même si leur perception des réalités de leur pays devient un peu floue, convaincus qu'ils sont de leur poids politique alors qu'il n'en est plus ainsi. Ainsi l'exil a-t-il parfois pour conséquence une perte des repères et une perception biaisée de la réalité : Juliette Glickman montre que Louis-Napoléon a surévalué, depuis l'exil, la puissance de l'aspiration bonapartiste en France. Erwan Sommerer montre chez Manuel Ugarte un certain manque de discernement quant aux enjeux politiques argentins.

Mais par ailleurs, l'éloignement permet une distanciation souvent bénéfique. Le même Manuel Ugarte qui a perdu le contact avec les réalités concrètes de son pays peut d'autant mieux concevoir et théoriser le continentalisme latino-américain. C'est en exil que Giacomo Durando parvient à préciser son idée de la nation italienne, souligne Grégoire Bron ; c'est aussi en exil que, selon Matthias Waechter, les exilés allemands du nazisme conçoivent la nécessité de repenser entièrement l'histoire de l'Allemagne, et produisent une histoire qui préfigure la révision commencée dans les années soixante. C'est enfin l'exil qui conduit María Zambrano – et plus tard d'autres exilés espagnols – à se pencher sur « l'énigme historico-culturelle de l'Espagne », selon l'expression de Rose Duroux. L'exil, en somme, est le lieu idéal pour repenser la nation, ou pour la penser, comme c'est le cas pour les militants maghrébins évoqués par Khalifa Chater. Même si seule la contribution d'Isabelle Renaudet sur les médecins espagnols met en exergue leur importance, on constate qu'acculturation, transferts des savoirs et captation des élites sont des constantes de l'exil.

L'exil a souvent, en effet, une fonction stimulante, que reconnaissent bien volontiers l'Italien Tommaseo et bien des exilés évoqués par Ralph Schor. Mais il

est parfois déprimant au point d'entraîner une sorte de dérive intellectuelle, dont l'exemple le plus frappant est celui d'Emilio Prados. Certains des personnages évoqués par les auteurs de Fatiha Idmhand et d'Anne Gimbert se montrent même frappés de stérilité créative. En tout état de cause, l'écriture de l'exilé est altérée, pour le pire ou pour le meilleur. On l'a déjà vu, certains auteurs abandonnent un genre pour se consacrer définitivement à tel ou tel autre genre – c'est le cas des essayistes de Ricardo Tejada. Les thématiques changent et même disparaissent. C'est ainsi, remarque Ricardo Tejada, que le paysage disparaît de l'essai pour être remplacé par le portrait. Dans leur difficulté à évoquer des paysages qu'ils ne voient plus, certains inventent des paysages décalés, venus de passés lointains. C'est ainsi qu'à défaut d'habiter le paysage de Grenade, l'Andalou José Mora Guarnido évoqué par Fatiha Idmhand en habite l'histoire. De son côté, María Zambrano renonce à la patrie réelle au profit d'une patrie « originelle », note Rose Duroux dans sa contribution sur la philosophe.

La mer et la ville, extrêmement présents chez les écrivains, essayistes et romanciers, apparaissent comme les métaphores les plus efficaces de l'exil. Nous ne reviendrons pas sur la mer, dont la signification est par trop évidente, et nous nous arrêterons un instant sur la ville, celle dans laquelle se perdent les compatriotes de Tommaseo, les républicains portugais évoqués par Cristina Climaco, le personnage de Carlos Liscano décrit par Fatiha Idmhand, ou ceux de Leonardo Padura évoqués par Anne Gimbert. La ville où le nombre, le cosmopolitisme, l'anonymat, renforcent la solitude, même si elle permet aux exilés de se retrouver par nationalités, comme le souligne très justement Ralph Schor. Mais ces îlots communautaires ne sont pas toujours des îlots de réconfort, il suffit de relire les propos de Tommaseo retranscrits par Aurélie Gendrat-Claudiel pour en prendre la mesure.

Enfin, et c'est sur ce dernier point que nous terminerons cette introduction en forme de promenade à travers les 16 contributions qui suivent, l'intellectuel exilé souffre avant tout de l'exil linguistique. À tel ou tel titre, chacune des études qui composent ce dossier fait allusion à la difficulté de l'exilé à habiter une autre langue, une langue étrangère, comme c'est le cas pour les Espagnols et les Italiens en France, par exemple. Mais Vladimir, le personnage de Carlos Liscano, formule explicitement un désarroi encore plus grand : celui d'être un exilé de sa propre langue. Latino-américain perdu dans Barcelone, il reconnaît les mots et la syntaxe, mais ne s'y reconnaît pas lui-même. Dans la contribution qui clôturera ce dossier, Sophie Milquet montre enfin comment l'exil s'immisce jusque dans le lexique et la syntaxe de l'écrivain. Elle montre comment deux auteurs bilingues, dont l'un fut exilé très jeune (Jorge Semprún) et l'autre est une fille d'exilés (Adélaïde Blasquez) explorent dans leurs œuvres les arcanes de l'exil linguistique comme exil absolu : un exil qui condamne à habiter deux langues à la fois, et à les vivre toutes deux comme étrangères autant que comme étrangères.